A. NOBLET.


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

LE CZAR
DÉMÉTRIUS

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS

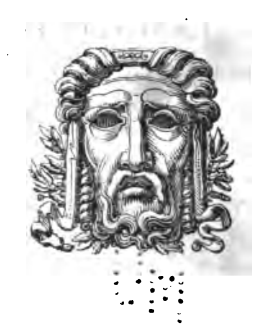
PAR

M. LÉON HALEVY

REPRÉSENTÉE

POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, LE 1er AOUT 1829.

Prix : 4 fr. 50.



PARIS

JULES LEFEBVRE ET Cie, ÉDITEURS,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, No 18.

BARBA, LEVAVASSEUR, LIBRAIRES AU PALAIS-ROYAL.

AOUT 1829



ODES D'HORACE, *tradui*
édition. 1 vol. in-8°.

POÉSIES EUROPÉENNES
Schiller, Shakspeare, etc.,

PARIS, IMPRIMERIE

A

Madame Menjaud, Messieurs David et Joanny,

Pour le talent qu'ils ont déployé dans mon ouvrage.

A

Melle Brocard,

Messieurs St-Aulaire, Geffroy, Dumilatre, Bouchet,

Delafosse et Casaneuve,

Qui, chargés de rôles moins importans, ont mis à les remplir un soin et un zèle dont je les remercie publiquement.

Léon Halévy.

A

Madame Menjaud, Messieurs David et Joanny,

Pour le talent qu'ils ont déployé dans mon ouvrage.

A

Mlle Brocard,

Messieurs St-Aulaire, Geffroy, Dumilatre, Bouchet, Delafosse et Casaneuve,

Qui, chargés de rôles moins importans, ont mis à les remplir un soin et un zèle dont je les remercie publiquement.

Léon Halévy.

PERSONNAGES.

DÉMÉTRIUS.	M. DAVID.
MARPHA, veuve du Czar Iwan IV.	Mme MENJAUD.
LE BOYARD WASSILI.	M. JOANNY.
LE PALATIN DE SANDOMIR.	M. ST.-AULAIRE.
EUPHRASIE, sa fille.	Mlle BROCARD.
ROMANOW, jeune Boyard, chef des Strélitz.	M. GEFFROY.
UN ENVOYÉ DU CZAR BORIS.	M. DUMILATRE.
OLDINSKI, capitaine des gardes.	M. DELAFOSSE.
OSWALD, officier russe.	M. BOUCHET.
PÉTROWITZ, capitaine du corps des Strélitz.	M. CASANEUVE.

Officiers et soldats, russes et polonais, de l'armée de Démétrius.

Peuple et Strélitz.

Boyards.

L'action se passe au commencement du 17me siècle (1606). — Le premier acte à Moscou, dans le KREMLE; le second acte, au village de Krasno-Célo, près de Moscou; les trois derniers, à Moscou dans le KREMLE.

Les personnages sont placés par ordre, comme ils doivent l'être en scène, le premier à la droite de l'acteur.

LE CZAR

DÉMÉTRIUS

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle du palais des Czars, à Moscou.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARPHA, OLDINSKI.

(Marpha est en costume de religieuse. Elle est entourée de gardes qui se retirent.)

MARPHA.

Ou m'avez-vous conduite? Et de Moscou la sainte,
Répondez, est-il vrai que j'ai revu l'enceinte?
Mes yeux, long-tems voilés, n'ont plus de souvenir.
Dans l'oubli du repos mes jours devaient finir.

Pourquoi m'en arracher? Quelle est cette demeure?
Ah! rendez-moi le cloître où ma vieillesse pleure!

OLDINSKI.

Calmez-vous!.. Point de crainte... Examinez ces lieux!

MARPHA.

O ciel! faut-il en croire et mon cœur et mes yeux?
C'est le palais des Czars, le palais de mes pères!
Là, j'ai long-tems senti de royales misères!
Oui, je vous reconnais, foyers de mon époux!
C'est là qu'il est tombé sous d'effroyables coups.
Voilà ces vieux lambris et ces nobles images,
A nos pieux respects transmis par tous les âges.

(Elle jette les yeux dans une salle voisine et pousse un cri.)

Grand Dieu! voici la couche où l'infame assassin
Dans l'ombre de la nuit perça son noble sein....
Je vois encor le sang qui de son cœur ruisselle....
Otez-moi de ces lieux!.. cette vue est mortelle!

OLDINSKI.

Calmez-vous!.. Écartez ces souvenirs amers!

MARPHA.

Non; je te poursuivrai jusqu'au fond des enfers,
Perfide usurpateur, dont l'atroce vengeance
N'a point d'un faible enfant épargné l'innocence.

OLDINSKI.

Princesse!....

MARPHA.

De quel nom viens-tu de m'appeler?
L'oubli de ma grandeur peut seul me consoler;
* Et d'un titre pompeux tu frappes mes oreilles.
* Vois-tu ce corps usé par le jeûne et les veilles,
* Par la captivité, par l'âge, le chagrin,
* Par les rigueurs du cloître, et les coups du destin.
* Me consumant de pleurs dans ma cellule sombre,
* Vois... je m'éteins, je meurs, je ne suis plus qu'une ombre;
* Mon cœur seul brûle encore aux songes du passé.
* Ah! n'en réveille pas le spectacle effacé *,
Ne viens pas de mon cœur rouvrir la plaie affreuse;
Laisse en paix, dans son deuil, l'humble religieuse;
Ma vie est étrangère aux pompes de ce lieu;
Et j'ai voué mes jours à la mère de Dieu:
Je ne suis que Marpha.

OLDINSKI.

Vous êtes la Czarine.

MARPHA.

Quoi!

---

* Les huit vers marqués d'un astérisque peuvent se supprimer, et le couplet se dira ainsi:

L'oubli de ma grandeur peut seul me consoler,
Et tu viens de mon cœur rouvrir la plaie affreuse.
Laisse en paix, dans son deuil, l'humble religieuse, etc.

Nous continuerons de désigner par un astérisque les vers que l'on peut couper pour la rapidité de la représentation.

OLDINSKI.

Vos vœux ont touché la clémence divine.

MARPHA.

Que dis-tu?

OLDINSKI.

Du destin les mystères sont grands.
Il trompe des mortels les regards pénétrans,
Écrase les puissans, et bientôt les relève.
Souvent ceux qu'on pleurait, abattus sous le glaive,
S'élançant tout armés de la nuit des tombeaux,
Viennent des grands états renverser le repos.

MARPHA.

Quel discours!...

OLDINSKI.

Dites-moi, pendant notre voyage,
D'un grand trouble vos yeux n'ont-ils point vu l'image,
Cette foule inquiète et les puissans du jour
D'un soleil éclipsé saluant le retour,
Les soldats préparant leurs coursiers et leurs armes?

MARPHA.

Au fond de notre char mes yeux versaient des larmes;
Ils n'ont rien remarqué.

OLDINSKI.

Mais, n'entendiez-vous pas
Les flots d'un peuple ému s'agiter sur nos pas?

MARPHA, *recueillant ses souvenirs.*

Oui... des cris ont frappé mon oreille attentive.

OLDINSKI.

Eh bien ! dans un couvent vous n'êtes plus captive.
Votre fils.....

MARPHA, *dans la plus grande joie.*

Est vengé ?

OLDINSKI, *à voix basse.*

Lui-même est son vengeur.

MARPHA, *hors d'elle.*

Quoi !

OLDINSKI, *de même.*

Du Czar, de Boris, il trompa la fureur...
Il vit !...

MARPHA, *dans le dernier trouble.*

N'achève pas.... Non ; c'est une imposture.
Pour le cœur d'une mère effroyable torture !...
Il est mort sous mes yeux !... J'ai vu ce faible enfant
Me tendre en vain les bras, sous le fer expirant !
Non, je ne puis d'un fils accepter l'espérance !
Mais achève...

OLDINSKI.

Du Czar un envoyé s'avance.
Vous allez de Boris savoir la volonté.
Supportez le bonheur comme l'adversité.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

MARPHA, L'ENVOYÉ *.

L'ENVOYÉ.

Je rends grâce au devoir qui près de vous m'amène;
Ces lieux ont donc enfin revu leur souveraine.
Le Czar m'envoie ici pour un œuvre de paix;
Du haut du trône auguste où règnent ses bienfaits,
Ses regards protecteurs sur son peuple descendent,
Et ses soins paternels en tous lieux se répandent....

MARPHA, *avec un sourire amer.*

En tous lieux... Oui, je sais jusqu'où s'étend son bras.

L'ENVOYÉ.

Il songe à votre gloire; il ne souffrira pas
Qu'un indigne imposteur hautement vous outrage,
Et de votre beau nom profane l'héritage.
Vous le savez sans doute, un jeune audacieux
Après avoir rompu ses sermens et ses vœux,
Et franchi du couvent la barrière impuissante,
Comme le fils des Czars aux peuples se présente;
Un prince polonais a rompu le traité,
Et nous conduit ce roi qu'il nous a suscité.

---

* Ce personnage était primitivement l'archevêque-primat de Moscou. La censure a exigé que l'auteur le dépouillât de son caractère religieux.

Il lui donne sa fille ; il lui donne une armée....
De toute part s'émeut la Russie alarmée...
Il dit qu'il vient venger les droits de sa maison,
Et partout, sur ses pas, sème la trahison...
Czarine, de Boris la bonté paternelle
Du fond de ton couvent dans ce palais t'appelle...
De ce fils que chérit ta pieuse douleur
C'est à toi de sauver la mémoire et l'honneur.
Un obscur imposteur de ses destins s'empare,
De son nom glorieux insolemment se pare;
Et tu le souffrirais! Devant le monde entier,
C'est à toi de flétrir ce vil aventurier.
Dis qu'il n'est point ton fils, que ton cœur le renie;
Fais rentrer ce pervers dans son ignominie;
Parle, et venge à la fois, dans ton juste courroux,
Les mânes de ton fils et l'ombre d'un époux!

MARPHA, qui pendant tout ce discours a paru violemment émue.

Se peut-il... O surprise! Instruis mon ignorance!
Comment, du Polonais, gagnant la confiance,
Pour mon fils, pour mon sang, s'est-il accrédité?
Par quels piéges, tendus à la crédulité..?

L'ENVOYÉ, avec une expression dédaigneuse.

Je ne sais... De ses traits la vaine ressemblance;
Un écrit, qu'en ses mains plaça la providence;
Un collier...

MARPHA, l'interrompant vivement.

Un collier! Qu'entends-je?..

L'ENVOYÉ.

Une croix d'or,
Qu'entourent neuf rubis; simple et pieux trésor
Dont le para sa mère au jour de son baptême!

MARPHA.

Il montre cette croix?.. Est-il vrai?. . Trouble extrême!
(S'efforçant de demeurer calme.)
Mais comment prétend-il que l'on sauva ses jours?
Quelle main lui tendit un généreux secours?
Quel fut son bienfaiteur? qui veilla sur sa vie?

L'ENVOYÉ.

Lorsqu'arriva d'Uglitz le fatal incendie,
Un saint moine, instrument des célestes desseins,
Le sauva, disent-ils, du fer des assassins...

MARPHA.

En quel lieu cacha-t-il sa jeunesse proscrite?

L'ENVOYÉ.

Au couvent de Tschudow; là, pieux cénobite,
A lui-même inconnu, dans l'ombre des autels,
Il vivait loin du monde et de tous soins mortels.
Mais bientôt de ses nœuds la rigueur l'importune;
La Pologne accueillit son errante fortune;
Il y trouva sans peine un seuil hospitalier;
Du prince Sandomir humble et pauvre écuyer,
Sans désirs, il cachait sa timide existence...,
Le hasard, à ses yeux, révéla sa naissance.

MARPHA.

Et la Pologne entière eut pour lui des secours?
Il s'est fait une armée avec de tels discours?

L'ENVOYÉ.

Le Polonais s'indigne au nom de Moscovie;
Ce peuple nous abhorre; il voit avec envie
Nos superbes cités, nos moissons, nos soldats;
Et tout prétexte est bon pour qui veut les combats.

MARPHA.

Mais n'a-t-il pas séduit jusqu'au Russe fidèle?

L'ENVOYÉ.

Parmi les nations règne un esprit rebelle;
Vous le savez. Le peuple inconstant et léger
Accueille avec transport un récit mensonger;
Et sa crédulité, facile aux impostures,
Aime le merveilleux des grandes aventures.
Le présent le fatigue; il rêve l'avenir:
Avec un roi nouveau tous ses maux vont finir;
On le verrait, princesse, en tous ses vœux extrême,
Sur le front d'un Titus briser le diadême.
C'est à vous d'arrêter les progrès de l'erreur;
De ce peuple aveuglé désarmez la fureur!
Un mot de vous, Czarine, et l'imposteur succombe,
Et sa grandeur d'un jour dans le néant retombe.
Le Czar attend de vous ce service important;
Mais, que dis-je? le Czar, le monde entier l'attend.

Vous frémissez!.. Hélas! cet affront téméraire
Retentit vivement dans votre cœur de mère...
Je ne puis, sans plaisir, voir tous vos sens émus....

MARPHA.

Où se trouve aujourd'hui le faux Démétrius?

L'ENVOYÉ.

De cités en cités, la trahison l'amène;
Il a des mots puissans dont le prestige entraîne;
Et déjà devant lui s'avancent ces guerriers
Qui dans les flots du Don abreuvent leurs coursiers.

MARPHA.

Mais où se trouve-t-il, répondez?

L'ENVOYÉ, après une pause.

A nos portes.

MARPHA.

Gloire à Dieu! Gloire à toi, fils d'Ivan! tu l'emportes!

L'ENVOYÉ, frappé d'étonnement.

Marpha, que dites-vous?

MARPHA.

O justice du ciel!

Guidez-le, dieux puissans, jusqu'au toit paternel!
Devant ses pas vainqueurs abaissez les barrières!
Qu'aujourd'hui, sur nos murs, aient flotté ses bannières.

L'ENVOYÉ.

Comment?.. cet imposteur?

MARPHA.

Oui... C'est lui; c'est mon fils!

Et je le reconnais à l'effroi de Boris!

Tyran, quitte ce trône où t'a porté le crime!
Voici que du tombeau s'élance ta victime.
Place au fils de Bouric! il vient prendre son rang;
Il vient te demander et ton trône et ton sang!
Il luit enfin pour moi le jour de la vengeance!
Il est venu l'instant de notre délivrance!
Cet infame Boris, l'assassin d'un époux,
Pour demander sa grâce, il rampe à mes genoux!
A-t-il pu le penser, le fléau de ma race?
Moi, dérober sa tête au sort qui le menace?...
Grand Dieu! je puis enfin, libre dans ma douleur,
Épancher tous les maux qui dévorent mon cœur!
Qui se plut à flétrir ma jeunesse brûlante?
Dans la nuit du tombeau qui me plongea vivante?
Qui m'arracha mon fils, mon fils infortuné?
D'où venaient les bourreaux qui l'ont assassiné?
Sait-il combien ce cœur a supporté d'alarmes?
Sait-il mes longues nuits, mon désespoir, mes larmes?
A mon tour, c'est à moi de décider son sort;
Je tiens entre mes mains et sa vie et sa mort.
Il va tomber, il tombe; et d'un seul mot j'arrête
L'impitoyable coup qui va briser sa tête;
Au seul bruit de ma voix, au seul nom d'imposteur,
A l'abandon de tous je livre mon vengeur!
O démence! il l'a cru!.. Moi, moi, sauver sa vie!

L'ENVOYÉ.

Ne songe pas au Czar, et sauve ta patrie;
Ton enfant ne vit plus; tu dois le déclarer.

Détourne tous ces maux qui vont nous déchirer.
Ne nourris point, Czarine, une vaine espérance !
Sois fidèle à l'état comme à ta conscience...

MARPHA.

Oui, j'ai pleuré mon fils ; mais ses restes chéris
N'ont reparu jamais à mes yeux attendris.
Le bruit de son trépas a parcouru le monde ;
J'ai cru la voix publique et ma douleur profonde...
Dieu juste, oserons-nous, dans notre impiété,
Douter de ta grandeur comme de ta bonté ?
Qui pourrait mettre un terme à ta toute-puissance?
Salut au fils des Czars, au fils de ma vengeance !

L'ENVOYÉ.

Malheureuse ! à quels maux veux-tu te condamner?
Ne brave point Boris !

MARPHA.

Il peut m'assassiner !
Il peut, aux derniers jours d'un règne illégitime,
Comme il le commença, le finir par un crime.
Mais étouffera-t-il les accens de ma voix ?
Cette ame est libre encore et peut braver ses lois.
Il saura ce que peut une épouse, une mère !
Oui, de mes derniers cris je remplirai la terre.
Je dirai : C'est mon fils, sous la main du bourreau !
Je veux le dire encor du fond de mon tombeau.

L'ENVOYÉ.

Princesse, est-ce donc là ce qu'il faut que j'annonce ;
Dois-je au Czar, qui m'attend, porter cette réponse ?

MARPHA.

Va lui porter ma haine; et dis-lui que mes vœux
Demandent son supplice à l'équité des cieux!

(L'Envoyé se retire.)

SCÈNE III.

MARPHA, seule.

Oui, c'est lui! c'est mon fils! Le ciel bénit son glaive;
Et pour sa juste cause un peuple entier se lève.
Fidèle à son malheur, l'orgueilleux Polonais,
Pour l'élever au trône a méconnu la paix.
Un noble palatin, vengeur de ma famille,
Le chérit comme un père, et l'unit à sa fille...
Et moi seule, rebelle aux célestes décrets,
De ce sein maternel je le repousserais!...
Mais quoi! quel fol espoir!.. Marpha, tu n'es plus mère!
Rejette loin de toi cette douce chimère!...
J'ai vu son corps sanglant dans mes bras palpiter;
J'ai senti son cœur froid sous ma main s'arrêter...
Non, ce n'est pas ton fils!.. Que t'importe? il te venge!
Le Russe avec transport sous ses drapeaux se range.
Qu'il règne et foule aux pieds nos communs ennemis!
Périsse le dernier des soutiens de Boris!
Oui, c'est Démétrius! c'est lui!.. je veux le croire!
J'adopte, dès ce jour, ses destins et sa gloire.

(On entend des cris; elle écoute.)

Mais quel trouble soudain! quels cris tumultueux!

SCÈNE IV.

ROMANOW, se précipitant sur la scène en désordre et sans épée.
MARPHA.

ROMANOW.

Sauvez-moi des affronts d'un peuple furieux!
O qui que vous soyez, sauvez-moi de ma rage!
Non, je ne puis plus vivre après un tel outrage!
Je suis trahi, livré! Mes indignes soldats
Ont méconnu leur chef, ont désarmé mon bras.

MARPHA.

Rassurez-vous! ces lieux sont pour vous un asile.

ROMANOW.

Non.. A tous ses devoirs le Strélitz indocile,
Livre à la trahison le palais de ses rois,
Nos murs à l'imposteur, au Polonais nos droits!...
Rien ne peut arrêter leur audace impunie.
C'en est fait de Boris! c'en est fait d'Axénie!
En vain j'ai défié leurs glaives menaçans;
Que pouvaient d'un seul bras les efforts impuissans?
Je leur parlais d'honneur, de gloire, de patrie...
Ils ont voulu le crime et choisi l'infamie!
Le poste du palais à ma foi fut livré;
Ils en ouvrent l'enceinte à ce peuple égaré!
J'ai promis de défendre Axénie et son père....
Le sort doit-il frapper une tête aussi chère?

Mais j'entends de la foule approcher les clameurs!
Boris, je l'ai juré; je te sauve... ou je meurs!
(Hors de lui.)
Venez! tournez sur moi votre fureur trompée!...
Mais quoi! tu veux combattre, et tu n'as plus d'épée!
(Le peuple se précipite sur la scène.)

SCÈNE V.

ROMANOW, MARPHA, HOMMES ET FEMMES DE MOSCOU.

LE PEUPLE, désignant Romanow.

C'est lui! c'est l'ennemi de notre nouveau roi!

ROMANOW.

Boris est malheureux; je lui garde ma foi!

UN RUSSE.

Qu'il périsse!

UN AUTRE.

Immolons ce Boyard infidèle!
(Le peuple fait un mouvement.)

MARPHA, se précipitant entre le peuple et Romanow.

Arrêtez!

UN RUSSE.

Pour sauver sa tête criminelle,
Qu'il nous conduise au Czar dont il s'est fait l'appui.

ROMANOW, leur barrant le passage.

Vous marcherez sur moi pour aller jusqu'à lui!
(Le peuple s'élance pour le massacrer.)

MARPHA, s'interposant de nouveau et avec force.

Arrêtez !

UN RUSSE.

Quelle es-tu, toi qui prends sa défense * ?

MARPHA.

Votre reine ! et mon règne en ces lieux recommence....
Jouis de mon triomphe, ombre de mon époux !
Je suis Marpha !

LE PEUPLE.

Marpha !

(Tous s'inclinent.)

ROMANOW, se jetant aux pieds de la reine.

Qu'entends-je ?

MARPHA, à Romanow.

Levez-vous !

(Au peuple.)

Oui, de Démétrius voyez en moi la mère !
Je viens rendre à mon fils le sceptre héréditaire ;
Je viens livrer Boris au châtiment vengeur,
Punir le meurtrier, punir l'usurpateur.
Au glaive de la loi n'enviez pas sa tête,
Peuple, et d'un si beau jour ne troublez pas la fête.
Pour le Czar, pour mon fils, j'élève ici la voix !
Séparez-vous, sortez du palais de vos rois !

---

* Tous les mots du peuple dans cette scène peuvent être dits par un seul homme.

Au pied de nos autels vous attend la prière.
Allez bénir du ciel le pouvoir tutélaire;
Ou, couronnés de fleurs, franchissant les remparts;
Portez vos cris d'amour à l'héritier des Czars!
Dites-lui que Marpha, rendue à la lumière,
L'attend près de ce trône où fut frappé son père.

(Le peuple s'éloigne en silence.)

SCÈNE VI.

ROMANOW, MARPHA.

MARPHA.

Romanow, sois sans crainte! En ces jours de forfaits,
Où la haine et l'oubli sont le prix des bienfaits,
Marpha révère en toi ce dévoûment fidèle
Qui sert la royauté quand tout s'éloigne d'elle.
Viens; guide vers Boris mes pas irrésolus.....
Ces lieux où je régnais, je ne les connais plus...
Rassure ta douleur! je le jure, Axénie
Du crime paternel ne sera point punie;
Je promets à ses maux ma royale amitié;
Mais pour mon oppresseur mon cœur est sans pitié;
Et devançant des lois la suprême justice,
Je veux que mon aspect soit son premier supplice.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Le théâtre représente le camp de Démétrius ; au village de Krasno-Célo, près de Moscou. On voit la tente impériale ; au fond de la scène des gardes russes et polonaises.)

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉMÉTRIUS, entouré d'officiers russes, LE PRINCE SANDOMIR.

DÉMÉTRIUS.

Nobles chefs, qu'aujourd'hui la fortune m'amène
Des bords de la Dwina, de ceux du Borysthène,
Puisqu'à peine arrivés sous le drapeau des Czars,
Vous voulez de mon sort connaître les hasards,

Pour vous, de mes malheurs, je redirai l'histoire,
Nous attendrons ainsi l'heure de la victoire;
Car les arrêts du sort vont être enfin connus,
Et du dernier combat les instans sont venus.
Si Moscou tarde encore à m'ouvrir ses murailles,
Nous en appellerons au destin des batailles.
Il restera fidèle à nos vaillans soldats;
Et j'en ai pour garant Dieu, ma cause et vos bras.

Au premier souvenir que trouve ma mémoire,
J'étais moine!... Et traînant ma jeunesse sans gloire,
Dans une foule oisive ignoré, confondu,
Je vivais dans un cloître, à moi-même inconnu.
Déchirant de mes mains la robe du novice,
Dans les longs corridors du funèbre édifice,
Je marchais, je pleurais, captif, emprisonné.
A de plus nobles soins le ciel m'a destiné,
Me disais-je; et bientôt dans les champs je m'élance;
Je fuis, bouillant d'audace, enivré d'espérance;
Libre, je touche enfin le sol du Polonais.

(Prenant la main de Sandomir.)

Généreux Sandomir, tu m'ouvris ton palais!
Près de toi, dans l'exil, je trouvai la patrie:
Tes bienfaits sont gravés dans mon âme attendrie.

(Il presse sur son cœur la main du palatin, et continue.)

En vain, dans le passé, cherchant un souvenir,
Et sans le deviner, pressentant l'avenir,

Du noble Palatin, soutien de ma jeunesse,
J'osai chérir la fille..... Étouffant ma tendresse,
Jamais, jusqu'à l'espoir, je n'élevai mes vœux,
Et je gardais pour moi le secret de mes feux.
Le prince de Lemberg crut lire dans mon ame;
Superbe, il s'offensa de ma discrète flamme:
De la belle Euphrasie il recherchait la main;
Il osa m'accabler de son courroux hautain;
Jusqu'au dernier outrage il porta l'insolence;
Je saisis mon épée..... Il s'indigne, il s'élance,
Il tombe sur mon fer; je le vois chanceler.....
Je voulais me défendre et non pas l'immoler.
Mon malheur fut au comble: étranger, sans patrie,
J'avais sur un seigneur levé ma main hardie;
J'étais souillé d'un meurtre; et de mon bienfaiteur,
J'avais ensanglanté le foyer protecteur.
Les lois, pour l'étranger toujours inexorables,
M'ordonnaient de périr de la mort des coupables.....
J'étais agenouillé devant le bloc fatal;
Déja du coup mortel j'attendais le signal:
Au glaive du bourreau s'offrait ma tête nue.....

(Les Polonais montrent par l'expression de leur physionomie l'intérêt qu'ils prennent à ce récit.)

J'avais une croix d'or à mon cou suspendue.
Prêt à me voir ravir le doux bienfait du jour,
Je voulus embrasser ce gage saint d'amour:
J'élevai vers le ciel ma prière brûlante;
Et le signe sacré pressa ma lèvre ardente.

Alors de cette croix on remarqua le prix :
Au pur éclat de l'or se mêlaient neuf rubis.
On s'étonne; et la foule autour de moi se presse.....
« De ce riche ornement qui para sa jeunesse? »
Disent-ils. A son tour, s'approche un vieux boyard
Qui fuyait, dans l'exil, la colère du Czar.
Un cri de joie échappe à sa surprise extrême :
« Je reconnais la croix qu'au jour de son baptême
« Portait Démétrius!... Bourreau, retire-toi!...
« Détachez ces liens; car c'est l'enfant d'un roi!
« Miraculeux enfant, Dieu veilla sur ta vie;
« Il déroba ta tête au glaive, à l'incendie;
« Il t'arrache à Boris; tu trompas ton bourreau :
« Salut au fils d'Iwan! il renaît du tombeau. »
Il dit; et son regard avec soin m'examine;
Il cherche, il trouve un signe empreint sur ma poitrine;
Il se jette à mes pieds, et de ses pleurs amers
Il mouille, en m'embrassant, mon corps meurtri de fers.
A sa voix, tout le peuple à mes genoux s'élance.....
Il fuit, et se dérobe à ma reconnaissance.
De mes yeux étonnés tombe alors le bandeau;
Je renais aux clartés d'un destin tout nouveau;
Le passé par degrés se réveille en mon ame;
De ces rois, mes aïeux, le souvenir m'enflamme.
Mes dangers, mes malheurs, mes destins fabuleux,
Tout m'exalte, et soudain je grandis à mes yeux.
J'étais le fils du Czar! la volonté divine
Me révélait soudain ma royale origine.

Ce n'est pas seulement à des signes trompeurs
Que je voyais en moi le fils des empereurs;
Mais à ce fier courage, à cette noble audace
Qui n'a jamais souffert l'insulte ou la menace,
A ce sang qui bouillonne, à ce généreux cœur
Qui palpita toujours pour la gloire et l'honneur.
Vous savez tout le reste, amis; votre courage
Du destin protecteur vient achever l'ouvrage.
Mon trône m'est rendu : l'amour de mes sujets
A secondé le bras du vaillant Polonais.
J'ai conquis un empire et la main d'Euphrasie.
Au cloître où dans les pleurs coule aujourd'hui sa vie,
J'arracherai ma mère..... Et pour vous, mes amis,
Je veux qu'auprès de moi vous soyez tous admis.
Oui, je serai toujours votre compagnon d'armes :
Unis par la victoire, unis par les alarmes,
Notre sort est le même; et moi, chef de l'état,
Je serai votre égal et son premier soldat.

SANDOMIR.

Le Ciel exauce enfin toute notre espérance;
Mais craignons du succès l'aveugle confiance :
Moscou renferme un peuple immense, belliqueux,
Et des braves Strélitz les bataillons nombreux.
De ses vœux, je le sais, ce peuple entier t'appelle;
Mais il haît nos drapeaux, soutiens de ta querelle.
Ces esclaves, qu'un Czar peut sans crainte outrager,
Ne refusent qu'un joug, celui de l'étranger.

Ce peuple m'est connu; plutôt que de se rendre,
Il peut s'ensevelir sous ses remparts en cendre.
Il faut de ses desseins prévenir la fureur;
Hâtons-nous; à ses yeux présentons l'empereur.....
Prince, ne tardons plus, une attaque soudaine
Conservera des czars la cité souveraine.

DÉMÉTRIUS.

J'estime tes conseils aussi bien que ton bras.
Allez, mes compagnons, rassemblez vos soldats;
S'il me faut de mon père ensanglanter la tombe,
Que sur l'usurpateur le sang versé retombe.....
Dans la plaine, à l'instant, formez vos escadrons;
Et bientôt, dans Moscou, nous nous retrouverons.

(Les officiers se retirent.)

SCÈNE II.

SANDOMIR, DÉMÉTRIUS.

DÉMÉTRIUS.

Près de toucher enfin à ce terme où j'aspire,
Je sens déja le poids de mon immense empire.
De ce vaste pouvoir mon courage a frémi:
J'ai besoin des secours d'un père et d'un ami.

SANDOMIR.

Non, prince; à vos devoirs vous suffirez vous-même:
Tous ces périls cachés, écueil du rang suprême,
Renversent l'imprudent qui veut les dédaigner:
Qui sent le poids du sceptre est digne de régner.
Oui, votre tâche est grande: en ces temps difficiles,
L'empire échapperait à des mains inhabiles.
Il faut, du Polonais, contenir la fierté,
Et du Russe inquiet la sauvage âpreté;
Il faut faire oublier à ces ames guerrières
Que la Pologne ici déploya ses bannières.

DÉMÉTRIUS.

Ils l'oublîront bientôt: le Ciel m'en est témoin;
Le bonheur de mon peuple est mon premier besoin:
Ils aiment les combats; j'aime comme eux la gloire.
Sandomir, je médite une noble victoire:
Sous le joug du Croissant, à gémir condamné,
Un peuple de chrétiens languit abandonné:
Trahis par les destins, en sont-ils moins nos frères?
Du farouche Ottoman les hordes sanguinaires
De l'antique Byzance ont envahi les murs,
Et dans nos temples saints porté leurs vœux impurs.
Je dois des opprimés embrasser la querelle;
J'irai dans ses déserts refouler l'infidèle,
Et rendre une patrie à ces fils de héros
Qu'on livra trop long-tems au fer de leurs bourreaux.

Russes et Polonais, pour cette noble guerre,
Uniront à jamais leurs vœux et leur bannière;
Et moi, vengeur du Christ et de l'humanité,
J'aurai gagné le trône où je suis remonté.

SANDOMIR.

Puissiez-vous accomplir une tâche aussi belle,
Et couvrir votre nom d'une gloire immortelle!
Que dans son nouveau czar, le Russe transporté
Chérisse la vaillance unie à la bonté!
Il admira d'Iwan les vertus magnanimes;
Mais il eut trop souvent à déplorer ses crimes.
Conquérant redouté, guerrier législateur,
De l'empire des Czars il fonda la splendeur;
Mais le Ciel lui donna, dans ses bienfaits avare,
Les talens d'un grand prince et le cœur d'un barbare.
Toi, des infortunés tu seras le soutien.
Démétrius, écoute : il est un sûr moyen
D'environner ton nom des respects de la terre,
Sans rouvrir des combats la sanglante carrière,
Ordonne; et que tout Russe à la glèbe attaché
Au joug qui le flétrit soit enfin arraché.
De ton prédécesseur détruis l'indigne ouvrage *;
N'accepte point, mon fils, ce funeste héritage;
On est maître d'un peuple en respectant ses droits;
Et le bonheur de tous fait le pouvoir des rois.

* Ce fut Boris Godunof qui institua l'esclavage de la glèbe.

DÉMÉTRIUS.

* C'est là le seul pouvoir que mon amour réclame;
* Tes vœux ont devancé les besoins de mon ame.
* Mais je dois de l'État consulter le repos,
* Et de mes fiers boyards redouter les complots.
* Ce peuple, leur esclave, est docile à leurs haines,
* Et contre mes bienfaits s'armerait de ses chaînes.
* Pourtant, d'un joug affreux je saurai l'affranchir;
* C'est un vaste projet que le temps doit mûrir.
* Oui; j'en crois les transports de mon ame attendrie:
* Un peuple libre un jour couvrira la patrie.
* Moi-même, au fond d'un cloître, esclave j'ai vécu;
* Et l'on sent tout le prix d'un bien qu'on a perdu...

SCÈNE III.

SANDOMIR, DÉMÉTRIUS, OSWALD; SOLDATS.

OSWALD.

Prince, il n'est plus besoin de recourir aux armes,
Vous triomphez : la paix succède aux jours d'alarmes:
Le Ciel vous ouvre enfin ces remparts ennemis;
Le peuple et les Strélitz s'avancent, mais soumis;
Ils viennent à vos pieds déposer leur hommage,
Et de leur dévoûment vous apporter le gage;

Ils vous livrent Moscou : serfs, bourgeois et soldats,
Offrent à votre cause et leurs cœurs et leurs bras.

DÉMÉTRIUS.

Compagnons, rendons grâce à nos destins prospères!
Notre bras cesse enfin de combattre des frères.
Où sont les supplians? Qu'ils soient les bien-venus :
C'est ainsi qu'il m'est doux de les avoir vaincus.

SCÈNE IV.

SANDOMIR, DÉMÉTRIUS; DÉPUTATION DE STRÉLITZ, OFFICIERS ET SOLDATS. *Habitans de Moscou apportant les clefs de la ville; Officiers et Soldats de l'armée de Démétrius.*

DÉMÉTRIUS, au peuple.

Je reçois votre hommage avec reconnaissance.
Si j'en crois de mon cœur la juste confiance,
Peuple, ce jour est cher à votre dévoûment,
Et vos vœux devançaient ce fortuné moment.

(Aux Strélitz.)

J'aime à voir près de moi la milice guerrière
Qui doit son existence au czar Iwan, mon père*.

---

* Ce fut le czar Iwan IV qui institua le corps célèbre des Strélitz.

Ce prince, quand du glaive il voulut vous armer,
Vous créa pour défendre, et non pour opprimer.
Vous le voyez, la force est un soutien fragile :
Sans l'amour des sujets tout pouvoir est débile.
Les vœux du peuple un jour sont enfin écoutés :
Le fer n'a plus d'empire et les cœurs sont comptés.

(Il s'approche des chefs des Strélitz.)

Nobles chefs, du passé j'écarte la mémoire;
Je ne veux désormais songer qu'à votre gloire.

(Il parcourt leurs rangs.)

Je livre mes destins, mes jours à votre foi...
Êtes-vous tous ici réunis près de moi?

PÉTROVITZ, capitaine des Strélitz.

Sire.....

DÉMÉTRIUS.

Vous hésitez?

PÉTROVITZ.

A ses devoirs rebelle,
Un seul.....

DÉMÉTRIUS.

Je vous entends... à Boris est fidèle.
Son nom?

PÉTROVITZ.

C'est Romanow.

DÉMÉTRIUS.

Ce guerrier m'est connu;
Et son nom jusqu'à nous est souvent parvenu...
On le dit jeune, fier?...

PÉTROVITZ.

Dans la fougue de l'âge,
Il n'a pu maîtriser son imprudent courage.
Pour Boris, aujourd'hui, seul il arma son bras:
Son glaive a défié le fer de nos soldats.....
Prince, il est jeune encor! Pardonnez-lui son crime!
(Il se jette aux genoux du czar.)

LES AUTRES CHEFS, étonnés et à voix basse.

Il se perd!

DÉMÉTRIUS, lui tendant la main.

Lève-toi, vieux soldat; je t'estime.
Je n'ai jamais puni le respect des sermens,
Et je l'honore, autant qu'un brave aux cheveux blancs.
(Il lui serre la main.)
Calme, pour ton ami, le trouble qui t'agite;
Mais... de Boris sans doute il partage la fuite?
Je promets ma clémence à sa fidélité.
Quel que soit son asile, il sera respecté.
Boris seul...

PÉTROVITZ.

Il est mort.

DÉMÉTRIUS.

Mort! Justice suprême!...
Qui donc osa sur lui lever la main?

PÉTROVITZ.

Lui-même.
Quand il vit à sa cause échapper tout appui,
Peuple, boyards, soldats, tout s'éloigner de lui,
Et la hache homicide à tomber toute prête,
A la fureur du peuple il déroba sa tête;
Il se perça le cœur... Ce moment fut affreux :
Il n'eut pas un ami pour lui fermer les yeux!

DÉMÉTRIUS.

A-t-on sauvé les jours de sa fille Axénie?

PÉTROVITZ.

Une main protectrice a veillé sur sa vie...
Au saint couvent d'Hélène elle a porté ses pas,
Et fui le deshonneur, pire que le trépas.

DÉMÉTRIUS.

Parlez; qui lui prêta ce secours tutélaire?

PÉTROVITZ.

Prince, est-il donc besoin de nommer votre mère?

DÉMÉTRIUS.

Ma mère!... Que dit-il? Vieillard, explique-toi!
Ma mère dans Moscou! Ma mère auprès de moi!
Répondez; du malheur le funeste ravage
A-t-il éteint sa force, abattu son courage?

Comment résiste-t-elle à vingt ans de douleur?
Ses traits sont-ils empreints d'angoisse et de langueur?
Mon triomphe est-il doux à sa longue misère?
Que dit-elle? Ah! parlez, parlez-moi de ma mère!

PÉTROVITZ.

Près de Boris mourant elle a voulu s'asseoir,
Et jouir un instant de tout son désespoir.
Mais bientôt s'enfermant au fond de sa demeure,
Prince, elle vous attend, elle vous nomme, et pleure.
Son cœur semble accablé de noirs pressentimens.

DÉMÉTRIUS.

Ils se dissiperont dans nos embrassemens.

(A ses soldats.)

Marchons! Voici Moscou! Son peuple nous appelle.
Allons montrer son Czar à la cité fidèle!
* Mais après tant de jours d'épreuve et de combats,
* Au pied des saints autels portons nos premiers pas;
* Et que l'hymne brûlant de la reconnaissance,
* Du fond de tous les cœurs, grand Dieu, vers toi s'élance.
* Ta grâce achèvera ce qu'elle a commencé!
* Qu'elle éloigne de nous ce délire insensé,
* Dont l'orgueil trop souvent s'attache à la victoire,
* Et par de longs revers paie un seul jour de gloire!
* Compagnons, de mon trône intrépides soutiens,
* Songez que les vaincus sont vos concitoyens!
* C'est à mes droits sacrés que Moscou s'est soumise;
* Ne voyez pas en elle une cité conquise.

Vous allez déposer le glaive du guerrier;
Mais pour vous désormais s'offre un autre laurier :
Défendre des sujets la vie et la fortune,
Protéger noblement la liberté commune;
Cette tâche est la vôtre, et par de tels bienfaits,
Le soldat trouve encor la gloire dans la paix.

(Aux Polonais.)

* Pour vous, de la Pologne élite glorieuse,
* Vous, dont le dévoûment, la valeur généreuse,
* Du trône paternel me fraya le chemin,
* Qui les premiers enfin m'avez tendu la main,
* Je dois (c'est un besoin pour ma reconnaissance),
* A vos cœurs trop ardens commander la prudence.
* L'amour de la justice et de la vérité
* Arma seul votre zèle et votre loyauté.
* Ces nobles sentimens, que rien ne les démente;
* Opposez vos vertus à la haine impuissante;
* Prouvez que les forfaits d'un despote abhorré
* Ont seul conduit vos pas sur notre sol sacré.
* N'aggravez pas encor les trop justes alarmes
* Qu'inspire à nos cités la gloire de vos armes!
* Songez que la Russie est féconde en guerriers,
* Et qu'un peuple est bien fort au sein de ses foyers!

Compagnons, c'est demain qu'un heureux hyménée
A la noble Euphrasie unit ma destinée.
Elle est digne de vous et du trône des Czars...
Mais Moscou nous attend : franchissons ses remparts!

Marchons, bannière haute, et les Russes en tête!
Que de nos rangs pressés sortent des cris de fête!
Saluons de nos chants le but où nous touchons!

CRI DES SOLDATS.

A Moscou!

CRI DU PEUPLE.

Gloire au Czar!

DÉMÉTRIUS.

Gloire à Dieu seul! Marchons!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(La scène représente une salle du palais des czars à Moscou. Décoration du premier acte.)

SCÈNE PREMIÈRE.

OLDINSKI, ROMANOW.

ROMANOW.

Où cacher, Oldinski, la douleur qui m'oppresse?
Entends-tu ces transports, ces accens d'allégresse?
La voix de tout ce peuple, ivre d'un vain succès,
Se mêle aux cris vainqueurs des guerriers polonais;
J'adore ma patrie, et ma sainte colère
N'a pu de l'étranger contempler la bannière.

OLDINSKI.

Romanow, bannissez d'injurieux soupçons!
Dès long-temps du malheur les sévères leçons
Ont de Démétrius éclairé la jeune ame.

La prudence le guide et la valeur l'enflamme.
Fier du nom Moscovite, il ne souffrira pas
Que la Pologne au Russe impose ses soldats.
Ces vaillans alliés, à ses ordres dociles,
Vont reprendre bientôt le chemin de leurs villes;
Le Russe seul verra ses nobles étendards
Flotter, victorieux, sur le palais des Czars.
Craignez d'encourager, par d'aveugles alarmes,
La haine qui dans l'ombre aiguise encor ses armes.
Déjà des bruits trompeurs de toutes parts semés
Éveillent des esprits, de discorde affamés.
« Du Polonais, dit-on, le règne enfin commence. »
Vous, Romanow, songez que la reconnaissance
Vous attache à Marpha par des liens sacrés;
Ne lui devez-vous pas l'air que vous respirez?
Sa cause est, après tout, celle de la patrie.
Sous un joug odieux gémissante et flétrie,
Elle va retrouver dans le fils de ses rois
Son antique splendeur, sa liberté, ses droits.
Il ne faut plus mourir, il faut vivre pour elle.
Elle a compté sur vous : vous lui serez fidèle.

ROMANOW.

Oui; tu m'as bien jugé. Pardonne à mes transports!
Hélas! pour les dompter connais-tu mes efforts?
Mille pensers divers dans mon sein se déchaînent.
Je cède aux mouvemens qui tour-à-tour m'entraînent.
Nourri sous les drapeaux, j'ai l'ame d'un soldat :

J'aime, avant tout, l'honneur, j'aime, avant tout, l'état.
Te le dirai-je, enfin, je plains cette Axénie,
Qui du trône à jamais et du monde bannie,
Va dans l'ombre d'un cloître enfermer sans retour
Des jours faits pour la gloire, et promis à l'amour.
Ne crois pas cependant, ne crois pas que j'oublie
Par quel soin généreux Marpha sauva ma vie :
Dans l'église d'Iwan, prosterné sur l'autel,
Pour elle et pour le Czar j'implorais l'éternel;
Et je mêlais ma voix à ces pieux cantiques
Dont le peuple et l'armée ébranlent les portiques,
Quand l'odieux aspect du drapeau polonais
Éperdu, m'a fait fuir du temple où je priais.

OLDINSKI.

Mais déja vers ces lieux le cortége s'avance.

ROMANOW.

Quel moment pour le Czar, après tant de souffrance!
Mais où donc est sa mère?

OLDINSKI.

Elle n'a point quitté
De la chambre d'Iwan le seuil ensanglanté.
Rien n'a pu consoler sa douleur solitaire;
Il semble qu'en son cœur réside un grand mystère.

ROMANOW.

Mais on vient... C'est le Czar.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, EUPHRASIE, DÉMÉTRIUS, SANDOMIR, Seigneurs russes, parmi lesquels WASSILI; Seigneurs polonais, Officiers et soldats.

DÉMÉTRIUS.

Un trouble solennel
Me saisit à l'aspect du palais paternel;
De mille souvenirs mon âme est assaillie.
C'est donc là que mon père...! Approchez, Euphrasie;
Approchez, Sandomir! Et vous tous, mes amis,
Excusez ma douleur; ces pleurs me sont permis.
Je n'en ai point versé dans ma longue misère....
Qu'il me tarde de voir et d'embrasser ma mère,
De lui montrer l'épouse à qui je puis offrir
Ce trône qu'avec vous j'ai su reconquérir!

EUPHRASIE.

Faut-il donc qu'à vos yeux tant d'éclat m'environne?
Ce qu'en vous je chéris, ce n'est point la couronne.
Quand vous serviez mon père, intrépide écuyer,
Que j'aimais à vous voir dompter un fier coursier!
Je ne sais quelle grâce en vos traits répandue
D'amour frappa mon âme, inquiète, éperdue.
Je lisais sur ce front l'empreinte des douleurs;

J'aime, avant tout, l'honneur, j'aime, avant tout, l'état.
Te le dirai-je, enfin, je plains cette Axénie,
Qui du trône à jamais et du monde bannie,
Va dans l'ombre d'un cloître enfermer sans retour
Des jours faits pour la gloire, et promis à l'amour.
Ne crois pas cependant, ne crois pas que j'oublie
Par quel soin généreux Marpha sauva ma vie :
Dans l'église d'Iwan, prosterné sur l'autel,
Pour elle et pour le Czar j'implorais l'éternel ;
Et je mêlais ma voix à ces pieux cantiques
Dont le peuple et l'armée ébranlent les portiques,
Quand l'odieux aspect du drapeau polonais
Éperdu, m'a fait fuir du temple où je priais.

OLDINSKI.

Mais déja vers ces lieux le cortége s'avance.

ROMANOW.

Quel moment pour le Czar, après tant de souffrance!
Mais où donc est sa mère ?

OLDINSKI.

Elle n'a point quitté
De la chambre d'Iwan le seuil ensanglanté.
Rien n'a pu consoler sa douleur solitaire ;
Il semble qu'en son cœur réside un grand mystère.

ROMANOW.

Mais on vient... C'est le Czar.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, EUPHRASIE, DÉMÉTRIUS, SANDOMIR, Seigneurs russes, parmi lesquels WASSILI; Seigneurs polonais, Officiers et soldats.

DÉMÉTRIUS.

Un trouble solennel
Me saisit à l'aspect du palais paternel;
De mille souvenirs mon âme est assaillie.
C'est donc là que mon père...! Approchez, Euphrasie;
Approchez, Sandomir! Et vous tous, mes amis,
Excusez ma douleur; ces pleurs me sont permis.
Je n'en ai point versé dans ma longue misère....
Qu'il me tarde de voir et d'embrasser ma mère,
De lui montrer l'épouse à qui je puis offrir
Ce trône qu'avec vous j'ai su reconquérir!

EUPHRASIE.

Faut-il donc qu'à vos yeux tant d'éclat m'environne?
Ce qu'en vous je chéris, ce n'est point la couronne.
Quand vous serviez mon père, intrépide écuyer,
Que j'aimais à vous voir dompter un fier coursier!
Je ne sais quelle grâce en vos traits répandue
D'amour frappa mon âme, inquiète, éperdue.
Je lisais sur ce front l'empreinte des douleurs;

Que j'aurais payé cher le secret de vos pleurs !
J'avais cru de vos yeux deviner le langage ;
Et les miens en tous lieux conservaient votre image.
Vous aviez tout perdu, le toît de vos ayeux,
Patrie, amis, parens... Je vous aimais pour eux.
Ah ! fallait-il un trône à ma vive tendresse?
Vous étiez tout pour moi ; mon espoir, ma richesse.
Je demandais au Ciel des malheurs, des dangers,
La pauvreté, l'exil, sous des cieux étrangers,
Pourvu qu'un même sort, disais-je, nous rassemble,
Que nous puissions souffrir, vivre et mourir ensemble.
De ces rêves d'amour un trône est le réveil ;
Je crains d'en contempler le pompeux appareil.
Pourtant ce trône est cher à mon ame ravie,
Puisque vous le devez à ma noble patrie,
Puisqu'il vous donne enfin le droit si précieux
D'être chez les mortels une image des dieux ;
Non des dieux courroucés qui lancent le tonnerre,
Mais du Dieu bienfaisant qui console la terre.

DÉMÉTRIUS.

Ce Dieu n'a rien créé de plus parfait que toi !
J'appelle la clémence à régner avec moi.

(Aux seigneurs russes et polonais.)

Demain, du saint bandeau je veux parer sa tête.
Amis, je vous convie à cette auguste fête !
Vous viendrez revêtus des insignes nouveaux
Dont ma reconnaissance a payé vos travaux.
Belski, je t'ai nommé gouverneur de l'Ukraine.

Vladimir, de Slonim accepte le domaine.
(A un autre.)
Toi, fais-moi dans Riga chérir de mes sujets.
(A un autre.)
Oscar, tu seras comte.

ROMANOW, bas à Oldinski.

Ils sont tous Polonais!

DÉMÉTRIUS.

Allez goûter enfin un repos sans alarmes;
Nous avons si long-temps veillé près de nos armes!

(Tous les seigneurs vont se retirer; un seul, Wassili, sort de la foule et s'approche de Démétrius.)

WASSILI, à voix basse.

Prince, puis-je avec vous rester seul un instant?
Je dois vous révéler un secret important.

DÉMÉTRIUS, fixant sur lui ses regards.

Quels accens!.. Dieu! qu'entends-je? et quel est ce mystère?
Est-ce vous que je vois, mon bienfaiteur, mon père?

WASSILI, à voix basse.

Modérez ces transports!... On a sur nous les yeux!
Et faites qu'avec vous je sois seul en ces lieux.

DÉMÉTRIUS, aux seigneurs qu'il congédie.

C'est un ami d'exil... Adieu, jusqu'à l'aurore;
Que demain près de moi je vous retrouve encore.
(A Euphrasie.)
Vers ma mère, Euphrasie, allez porter vos pas;

Et nous serons bientôt réunis dans ses bras.

(Euphrasie, conduite par Sandomir, entre dans l'intérieur des appartemens. Tout le monde sort; Wassili reste avec Démétrius. Le jour baisse.)

SCÈNE III.

DÉMÉTRIUS, WASSILI.

DÉMÉTRIUS.

Je te retrouve enfin, toi, qui sauvas ma vie,
Qui d'une loi cruelle enchaînas la furie!...
Après chaque victoire, hélas! je t'appelais.
Ce généreux ami, m'a-t-il fui pour jamais?
Me disais-je; et mon âme, aux regrets condamnée,
S'irritait chaque jour de ta fuite obstinée.

WASSILI.

J'ai préparé la voie où tu devais marcher;
Ici, dans ce palais, je voulais te chercher.
De loin je contemplais, j'admirais mon ouvrage.
Des peuples avec toi je recevais l'hommage;
Et quand le diadême enfin toucha ton front,
J'osai lever le mien qu'avait courbé l'affront!

DÉMÉTRIUS.

Ah! je veux désormais calmer toutes tes peines!
Dis-moi, qui t'accabla de ses injustes haines?

Pourquoi dans ton exil, à l'œil du Polonais,
De tes obscurs destins cachais-tu les secrets?
Qui t'avait révélé celui de ma naissance?
Quand ton cri protecteur sauva mon innocence,
Pourquoi te dérober à mes embrassemens?
Ta fuite ôta le charme à de si doux momens.
Parle; je t'en conjure! Il tarde à ma tendresse
De connaître tes maux, d'alléger ta détresse.
Je te dois tout : mon nom, et la vie, et l'honneur!
De ce peuple opprimé je te dois le bonheur,
L'hymen qui va m'unir à celle que j'adore,
Et ma mère et mon rang!

WASSILI, avec mystère.

Tu me dois plus encore.

DÉMÉTRIUS.

Qu'entends-je!

WASSILI.

Il faut qu'enfin je soulève à tes yeux
Le voile qui couvrait ton sort mystérieux.
Je vais bien te surprendre! et ton ame étonnée
Ne pourra point d'abord croire à ta destinée;
Mais ta raison, du Ciel bénissant les arrêts,
N'en sentira que mieux le prix de mes bienfaits....
D'un mot j'éclaircirai la nuit qui t'environne :
Je ne t'ai point rendu, mais donné la couronne!

DÉMÉTRIUS.

Dieux!

WASSILI.

Je veux t'épargner des discours superflus.....

DÉMÉTRIUS.

Achève!

WASSILI.

Tu n'es pas le vrai Démétrius!

DÉMÉTRIUS.

Que dit-il? O surprise! Épouvantable trame!
Ciel! quel doute effrayant s'est glissé dans mon ame?
Qui suis-je? un imposteur, un vil aventurier?
Non, non! je suis du Czar le fils et l'héritier!
Qui vient me contester mon titre, ma naissance?
Qui l'ose? Il paîra cher sa coupable insolence!...
Mais c'est lui, mon sauveur, c'est bien lui que je vois?
Sur la terre étrangère il proclama mes droits!
Ainsi ce dévoûment n'était qu'un jeu barbare!...
Ah! fuis! crains le délire où mon esprit s'égare!
Mais non; reste en ces lieux! Tu ne sortiras pas
Sans m'avoir révélé tous ces noirs attentats!
Parle; qu'en ce moment mon destin se décide!
Je suis un imposteur! Qui te l'a dit, perfide?

WASSILI.

Quand vous rendrez le calme à vos esprits troublés,
Tous mes secrets alors vous seront dévoilés.
Je veux être écouté sans haine et sans outrage.

DÉMÉTRIUS.

Eh bien, vois... je t'écoute... et j'ai tout mon courage.

Je ne suis pas, dit-tu, le vrai Démétrius?
Qu'est devenu ce prince? où vit-il?

WASSILI.

Il n'est plus.

DÉMÉTRIUS.

Qui donc de son trépas t'a donné la nouvelle?

WASSILI.

Il n'est plus! une main trop sûre et trop cruelle
Dirigea le poignard qui lui perça le sein.

DÉMÉTRIUS.

Qui t'a si bien instruit?

WASSILI.

Je connais l'assassin.
Je ne t'abuse point par un discours frivole.
Démétrius est mort, et crois-en ma parole.
Faible enfant, au trépas par Boris condamné,
Sous les yeux de sa mère il fut assassiné.
Un boyard consentit à se charger du crime,
Et frappa dans la nuit l'innocente victime.
Va, le meurtre est facile à tout ambitieux!

DÉMÉTRIUS.

Qui fut ce meurtrier?

WASSILI.

Il est devant tes yeux.
C'est moi... C'est moi, te dis-je.

ACTE TROISIÈME.

(La scène représente une salle du palais des czars à Moscou. Décoration du premier acte.)

SCÈNE PREMIÈRE.

OLDINSKI, ROMANOW.

ROMANOW.

Où cacher, Oldinski, la douleur qui m'oppresse ?
Entends-tu ces transports, ces accens d'allégresse ?
La voix de tout ce peuple, ivre d'un vain succès,
Se mêle aux cris vainqueurs des guerriers polonais;
J'adore ma patrie, et ma sainte colère
N'a pu de l'étranger contempler la bannière.

OLDINSKI.

Romanow, bannissez d'injurieux soupçons!
Dès long-temps du malheur les sévères leçons
Ont de Démétrius éclairé la jeune ame.

« Tu le vois, me dit-il, l'Empereur va mourir.
« Le plaindre est impossible à qui l'a vu souffrir.
« Sous le poids de ses maux l'infortuné succombe,
« Trop heureux de passer des douleurs à la tombe!
« Mais qui va s'emparer du sceptre de Fédor?
« Car la race d'Iwan n'est pas éteinte encor!
« Démétrius viendra dans les bras de sa mère,
« Revendiquer ses droits au trône héréditaire.
« Ami, laisserons-nous aux mains d'un faible enfant
« La gloire et les destins d'un empire naissant?
« Aurons-nous un tel chef, et pour maître une femme?
« Ce choix eût d'Iwan même irrité la grande ame. »
Alors il m'expliqua ses projets et ses vœux;
D'un brillant avenir il éblouit mes yeux.
« Je deviendrais l'appui de son pouvoir suprême;
« J'obtiendrais tout de lui, tout... hors le diadême. »
Ce n'était pas assez!.... Je promis cependant.
J'avais déjà juré la mort de cet enfant:
A mes secrets desseins elle était nécessaire...
Moi-même j'accomplis ce sanglant ministère.
Démétrius périt; il périt de ma main...
Je crus du trône ainsi m'aplanir le chemin.
Mon rival, plus heureux, trompa mon artifice.
Instruit de mes projets par un lâche complice,
De mon ambition Boris sut les complots;
Des fers ou de la mort il punit mes vassaux.
L'imposteur! sur moi seul il rejeta le crime,
Plaignit Démétrius, et pleura sa victime.

J'aime, avant tout, l'honneur, j'aime, avant tout, l'état.
Te le dirai-je, enfin, je plains cette Axénie,
Qui du trône à jamais et du monde bannie,
Va dans l'ombre d'un cloître enfermer sans retour
Des jours faits pour la gloire, et promis à l'amour.
Ne crois pas cependant, ne crois pas que j'oublie
Par quel soin généreux Marpha sauva ma vie :
Dans l'église d'Iwan, prosterné sur l'autel,
Pour elle et pour le Czar j'implorais l'éternel ;
Et je mêlais ma voix à ces pieux cantiques
Dont le peuple et l'armée ébranlent les portiques,
Quand l'odieux aspect du drapeau polonais
Éperdu, m'a fait fuir du temple où je priais.

OLDINSKI.

Mais déja vers ces lieux le cortége s'avance.

ROMANOW.

Quel moment pour le Czar, après tant de souffrance!
Mais où donc est sa mère?

OLDINSKI.

Elle n'a point quitté
De la chambre d'Iwan le seuil ensanglanté.
Rien n'a pu consoler sa douleur solitaire ;
Il semble qu'en son cœur réside un grand mystère.

ROMANOW.

Mais on vient... C'est le Czar.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, EUPHRASIE, DÉMÉTRIUS, SANDOMIR, Seigneurs russes, parmi lesquels WASSILI; Seigneurs polonais, Officiers et soldats.

DÉMÉTRIUS.

Un trouble solennel
Me saisit à l'aspect du palais paternel;
De mille souvenirs mon âme est assaillie.
C'est donc là que mon père...! Approchez, Euphrasie;
Approchez, Sandomir! Et vous tous, mes amis,
Excusez ma douleur; ces pleurs me sont permis.
Je n'en ai point versé dans ma longue misère....
Qu'il me tarde de voir et d'embrasser ma mère,
De lui montrer l'épouse à qui je puis offrir
Ce trône qu'avec vous j'ai su reconquérir!

EUPHRASIE.

Faut-il donc qu'à vos yeux tant d'éclat m'environne?
Ce qu'en vous je chéris, ce n'est point la couronne.
Quand vous serviez mon père, intrépide écuyer,
Que j'aimais à vous voir dompter un fier coursier!
Je ne sais quelle grâce en vos traits répandue
D'amour frappa mon âme, inquiète, éperdue.
Je lisais sur ce front l'empreinte des douleurs;

Je vous fis partager la modeste retraite
Où je traînais dans l'ombre une vie inquiète,
Mais le soupçon s'attache aux pas de l'exilé.
Par des yeux ennemis mon repos fut troublé...
Au prieur de Tschudow, ami de mon enfance,
Je confiai tes jours, certain de son silence.
Autour de ta poitrine, et sous tes vêtemens,
J'eus soin de déposer ces pieux ornemens,
Ce collier de rubis, dépouille encor sanglante,
Cette croix qui parait ma victime innocente.
Je ne pouvais des tiens détacher mes regards!
C'était Démétrius! c'était l'enfant des Czars!
O prodige! il vivait! il sortait de la tombe!

(*Voyant le trouble de Démétrius.*)

Mais quoi! vous chancelez!

DÉMÉTRIUS.

Achève!.... Je succombe.

WASSILI.

Attendant les destins qui devaient s'accomplir,
Dans la paix du couvent je te laissais grandir.
Le prieur m'instruisait de ton jeune courage;
En toi brillaient déjà les vertus d'un autre âge.
Il me peignait l'ardeur de ta noble fierté,
Tes rêves de grandeur, ta soif de liberté.
Quel fut mon désespoir quand tu rompis ta chaîne,
Quand j'appris dans l'exil cette fuite soudaine!

Mais conçois mon bonheur! Fidèle à mes projets,
Le sort guide tes pas sur le sol polonais.
Sandomir t'accueillit. Je vis d'un œil tranquille
Couler tes jeunes ans dans cet illustre asile.
De loin je préparais ta future grandeur;
J'aplanissais la route ouverte à ta valeur;
Je répandais le bruit, qu'échappé du carnage,
Démétrius du Czar avait trompé la rage;
Qu'il vivait, que bientôt, les armes à la main,
De son trône il saurait se frayer le chemin.
Et déja s'approchait cette époque si chère,
Où j'allais de ton sort révéler le mystère,
Lorsque d'un palatin, fier autant que jaloux,
Ton amour insensé provoque le courroux.
Tu sais comment des lois arrêtant la vengeance,
J'ai d'une juste mort sauvé ton imprudence;
Ma voix mit à tes pieds ton juge, ton bourreau;
Tu montas sur le trône, un pied dans le tombeau.

DÉMÉTRIUS.

Pourquoi ta fuite alors?

WASSILI.

Elle était nécessaire.
Mon nom, ma juste haine, et ma longue misère
Auraient de défiance armé tous les esprits,
Et fourni des soutiens au trône de Boris.
Je te traçai la route, et je restai dans l'ombre;
J'environnai mes pas de la nuit la plus sombre;
Mais en tous lieux présent, d'émissaires secrets

Je couvris la Russie et le sol polonais.....
Tout s'agite, et bientôt je vois sous ta bannière
Marcher ces vieux héros dont la Pologne est fière.
Dans les murs de Moscou je devançai tes pas.
Le premier, de Boris, je connus le trépas.
Je vis, le front empreint d'un horrible délire,
Mourir l'ambitieux qui m'arracha l'empire.
Je t'attendais ici; je m'offre à tes regards,
Quand déjà brille en toi la majesté des Czars.
Mesure tout l'éclat du sort que je te donne:
Fils du peuple, homme obscur, tu me dois la couronne.
Orgueilleux de ta gloire, et fier d'un tel bienfait,
J'en viens chercher le prix vers le roi que j'ai fait.

DÉMÉTRIUS.

Tu n'as fais qu'un parjure, un misérable, un traître!
A la face du jour je n'ose plus paraître;
Je suis déshonoré! je suis un imposteur,
De la pourpre des rois sanglant profanateur!
Fuis! délivre à l'instant mes yeux de ta présence!
Tu viens de tes forfaits chercher la récompense!

(La main sur son épée.)

Eh! bien, reçois le prix de tes noirs attentats!....
Mais non, non... c'est un rêve, et je ne te crois pas.
Dissipe, au nom du ciel, la terreur qui m'assiége!
Dis-moi! c'est une épreuve, un artifice, un piége?...
Ne me cache plus rien... Faut-il te supplier?
Parle; je te pardonne, et veux tout oublier.

WASSILI.

Je t'avais mal jugé! Grand Dieu, quelle faiblesse!
Quel effroi! j'ai pitié du trouble qui t'oppresse!
Je ne te trompe point; j'ai dit la vérité.

DÉMÉTRIUS, *tirant son épée.*

Eh! bien, je punirai ta lâche cruauté!
Viens me donner ton sang ou m'arracher la vie;
Défends-toi! défends-toi!

WASSILI.

Quelle étrange furie!
Vous pouvez me frapper!... J'attends trop de vos jours
Pour que si tôt je veuille en terminer le cours.
De vos sens aveuglés je dédaigne la rage;
Je suis calme, et sur vous j'aurais trop d'avantage.
Je ne tirerai point mon glaive du fourreau:
Frappe qui t'a sauvé de la main du bourreau!

DÉMÉTRIUS.

Eh! bien, de mes transports je suis le maître encore.
C'est ta seule pitié, ta pitié que j'implore!
Va-t-en! laisse-moi seul avec mon désespoir!

WASSILI.

Je t'obéis... Adieu. C'est à toi d'entrevoir
Que ton salut dépend de ta reconnaissance.
J'honore de ton cœur l'altière effervescence;
Mais pour remplir un trône il faut d'autres vertus.
Crois-tu par tes fureurs mes projets abattus?
Estimes-tu si peu ma force et mon courage?
D'honneur, de loyauté ce pompeux étalage

Peut-il toucher un cœur, nourri d'ambition,
Et fermé dès long-temps à toute illusion?
Vingt ans j'ai dévoré la honte et la misère;
Dans l'exil, dans le deuil, j'ai traîné ma carrière;
Vingt ans j'ai tout souffert, oui, tout, pour être roi;
Et j'ai voulu régner par moi-même ou par toi.
Écoute; il en est temps, que la raison t'éclaire;
Je t'offre encor la paix, quoique prêt à la guerre.
Que des premiers honneurs revêtu par ta main,
Je siége près du trône, égal du souverain.
Appelle en tes conseils ma vieille expérience;
Règne par mes leçons; confie à ma prudence
Des turbulens Strélitz le corps si redouté;
Ce n'est pas tout; renonce à l'hymen projeté;
Monarque de passage, et roi pendant ta vie,
Tu ne dois pas ici fonder de dynastie.
Voilà ce que j'exige, et tu peux à ce prix
Jouir jusqu'à ta mort du trône de Boris.
Du pouvoir, je le sais, l'appareil t'environne;
Moi, je suis sans soldats, sans gardes, sans couronne;
Je n'ai pas près de moi dix mille Polonais;
Un pouvoir plus réel seconde mes projets.
Tu dois m'entendre.... Adieu. J'espère en ta prudence.

(Démétrius fait un geste d'horreur et de mépris.)

Je suis venu vers toi sans peur, sans défiance.
Ta fierté me repousse.... Eh bien! je vais partir!
Le sort décidera qui doit s'en repentir.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

DÉMÉTRIUS seul.

Où suis-je? quel abîme à mes yeux se présente!
Quel est cet avenir dont l'horreur m'épouvante?
Tout n'était donc qu'un rêve! et de cette grandeur,
De ces vastes desseins où s'élevait mon cœur,
Il ne me reste rien, rien que l'ignominie!
C'en est fait! plus d'espoir! ma carrière est flétrie!
D'un vil ambitieux misérable instrument,
Ce trône est un opprobre, et ma gloire un tourment!
A ses lâches projets vouant ma destinée,
D'avance à l'infamie il l'avait condamnée.
Tu seras, disait-il, un fantôme imposteur;
Et je veux sur mes pas traîner un roi menteur.
Ah! jetons loin de moi la pourpre, la couronne!...
Que viens-je faire ici? ma raison m'abandonne.
Que viens-je faire ici?... dans le palais des rois?
Tes titres, quels sont-ils?... Parle, quels sont tes droits?
Effroyable pensée!... Et toi, chère Euphrasie,
Dois-tu de mon destin partager l'infamie?
Que ne me laissait-il où le ciel m'a placé!
De la vie au tombeau sans bruit j'aurais passé;
On eût uni ma cendre à celle de mon père,
Et quelques pleurs peut-être auraient mouillé la terre.
Mais quoi! suis-je donc fait pour cet obscur destin?

Notre cœur n'est-il donc qu'un oracle incertain?
Quel est ce Dieu caché qui dans mon sein respire,
Et qui me crie encor : Tu naquis pour l'empire!
Que m'importe un perfide? Il ne m'abuse plus;
L'imposteur, c'est lui seul! Je suis Démétrius!

(Après un silence.)

Et quand il dirait vrai! Ce trône où je m'élève,
Je le dois à mon bras; je le dois à mon glaive.
Mon honneur le prescrit; l'empire ou le trépas!
Ce trône m'appartient; je n'en descendrai pas...
Je suis digne, après tout, de la grandeur suprême;
Au front d'un assassin j'ôte le diadême.
Du noble sang des Czars le sceptre était trempé;
Et conquis sur le crime, il n'est pas usurpé!
Mais qu'ai-je fait, grand Dieu? Quel excès d'imprudence!
Ce fougueux Wassili, qu'enflamme la vengeance,
Ce rival qui me brave, il est libre, il s'enfuit;
Et va mettre à profit les heures de la nuit.
Il va tout employer, l'audace, l'artifice.....
Qu'espère-t-il? me perdre et régner!... Qu'il périsse!
Qu'on suive ses projets, qu'on s'attache à ses pas!
Il menace... Demain, je ne le craindrai pas.
Son arrêt est dicté : qu'une prison profonde,
Ou la mort, s'il le faut, à jamais m'en réponde...
Tout m'en fait une loi; je ne puis l'épargner...
Je vais verser du sang..... Je commence à régner.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Le théâtre représente la chambre de la Czarine. Le jour est venu.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MARPHA, DÉMÉTRIUS.

(Marpha est assise ; Démétrius est debout près d'elle.)

DÉMÉTRIUS.

Levez sur moi, Czarine, un regard moins sévère !
Laissez-moi croire encor que vous êtes ma mère !
N'ouvrez pas devant moi cet horrible avenir,
Dont l'aspect m'épouvante et que je voudrais fuir !
Ah ! ne prononcez pas la terrible sentence !
L'homme conserve-t-il les traits de son enfance ?
Voyez ; contemplez-moi d'un regard curieux.
Peut-être il s'offrira quelqu'indice à vos yeux !

Quoi !... vous les détournez !... vous gardez le silence.
Votre cœur oppressé souffre de ma présence.
Il semble que ces lieux de mes pas soient flétris...
Je puis braver la haine et non pas le mépris !

MARPHA.

Hélas ! je n'ai pour vous ni dédain, ni colère.
Je souffre à votre aspect... pardonnez, je suis mère !
Je ne retrouve pas le fils que j'ai perdu.
La nature est muette en mon cœur éperdu.
C'en est fait.... Excusez la douleur qui m'égare !
Hélas ! Je ne sais quoi d'inconnu nous sépare !...
Vous n'êtes pas mon fils !... Cruel pressentiment,
Tu m'avais fait prévoir l'horreur de ce moment !
Dans les pleurs j'attendais, je craignais votre vue !
Par vous cette couronne à ma race est rendue !
Que vous fussiez mon fils, ou mon libérateur,
Je voulais vous aimer, vous cacher ma douleur,
Étouffer dans mon sein le cri de la nature !...
Votre aspect a rouvert ma sanglante blessure !
Vous n'êtes pas mon fils !

DÉMÉTRIUS.

Je suis votre vengeur.
La nature, Czarine, impose à notre cœur
Un langage sacré que l'on ne peut contraindre ;
Je ne veux, croyez-moi, l'exiger, ni le feindre.
Si le ciel eût rempli mes vœux et mon espoir,
Le penchant dans mon sein se fût joint au devoir ;

Un infernal complot trompa mon cœur sincère;
Je t'aimais comme un fils et tu n'es pas ma mère!...
Mais le ciel t'a fait reine; et cet auguste rang
T'impose des devoirs plus grands que ceux du sang.
Songe qu'enfin le ciel, après tant de souffrance,
Rend un sceptre à ta race, un fils à ta vengeance!
Il te rend des grandeurs que tu n'espérais plus.
Étouffe, il en est temps, des regrets superflus!
Ce fils qu'appelle en vain la douleur d'une mère,
Je ne dérobe rien à sa froide poussière;
Dans la nuit du tombeau pour toujours endormi,
Je ne dérobe rien qu'à son lâche ennemi!
Je l'ai vengé! Mon bras t'arrache triomphante
A la tombe où Boris t'ensevelit vivante.
Nos destins sont unis par de puissans liens;
Mon triomphe est à toi; mes dangers sont les tiens;
Avec moi relevée, avec moi tu succombes;
Et du trône d'Iwan pour jamais tu retombes.
Mon cœur est sans détour; ma parole est sans fard;
Je ne suis point ton fils... Eh! bien, je suis le Czar.
J'ai pour moi le pouvoir, le succès, la fortune.
Tu peux perdre ou sauver notre grandeur commune;
Le temps n'a rien laissé de ce fils adoré;
Et jusqu'à sa poussière il a tout dévoré;
Dans sa tombe, il n'a plus de bras pour te défendre,
De cœur pour te chérir, de voix pour te l'apprendre;
Mais tout entier, Marpha, tu ne l'as point perdu;
En amour, en respect, le ciel te l'a rendu.

MARPHA.

Jeune homme, la candeur dans ta bouche respire,
Et je ne sais vers toi quel doux penchant m'attire.
Sans l'aspect de ces lieux où mourut mon époux,
Sans l'ombre de mon fils qui se place entre nous,
Noble appui de mon sang, vengeur de mon outrage,
Je t'ouvrirais ce cœur dont tu servis la rage!
Mais, hélas! conçois-tu par quels maux, à quel prix,
J'achète le bonheur de voir tomber Boris!
Aux plus cruels regrets quand mon ame est en proie,
A ce front désolé puis-je imposer la joie?
Sur ce trône où mes yeux ne verront qu'un cercueil,
Tout va renouveler et proscrire mon deuil!
Nuit cruelle, toujours présente à ma pensée,
Ne seras-tu jamais de mes yeux effacée?
Mon fils, triste victime égorgée au berceau,
Quand pourrai-je oublier l'aspect de ton bourreau
M'apparaissant dans l'ombre, et sa voix menaçante,
Et les cris étouffés de ta bouche sanglante,
Tes bras vers moi tendus et m'implorant en vain,
Ton flanc six fois ouvert sous le fer assassin!
De quel front supporter le regard d'une mère,
Qui joyeuse viendra bénir mon sort prospère,
Et me demandera ce que j'ai dû sentir
En voyant mon enfant de son tombeau sortir?
Dis-moi, que lui répondre? A mon ame éperdue
S'il échappait alors une plainte imprévue,

Si, libre dans son cours, et maudissant ses fers,
Ma douleur s'épanchait en pleurs, en cris amers,
Si mon front, tout baigné de larmes maternelles,
Révélait de mon cœur les angoisses cruelles,
Et si je m'écriais dans un soudain transport :
Non, je n'ai plus de fils! Démétrius est mort!

DÉMÉTRIUS.

Tu causerais ta perte, et la mienne, et peut-être
Celle de ce pays, combattant pour un maître.
Mais cet aveu, signal de nouveaux attentats,
De ta bouche prudente il ne sortira pas;
Ou si quelqu'un ici doit rompre le silence,
C'est à moi de parler : fort de mon innocence,
Rassemblant les boyards, le peuple, les soldats,
Je dirai dans quel piége on enlaça mes pas.
Je le révélerai, cet horrible mystère,
Qui de honte et de deuil couvre ma vie entière.
Je remettrai le sceptre en ta royale main.
Du cloître accoutumé reprenant le chemin,
Seul avec ma douleur, le front couvert de cendre,
Ouvrant mon âme à Dieu qui daignera m'entendre,
Sous l'ombre des autels abrité sans retour,
J'irai chercher l'oubli de ma grandeur d'un jour.

MARPHA. *Elle se lève.*

Non, tu ne fuiras pas! C'est Marpha qui t'arrête!
La couronne des Czars doit briller sur ta tête.

N'as-tu pas de ton sang scellé ta royauté?
Ce trône est ta conquête, et tu l'as mérité!
Quoi! tu veux me laisser au milieu des alarmes!
Il faut un chef, un maître à la Russie en armes!
Si je pleure mon fils, elle demande un roi.
Si ce n'est pour ta gloire, au moins règne pour moi.
Boris près de son juge a rejoint sa victime;
Celui qui m'a vengée est un roi légitime.....
Ne crains pas ma douleur... Rassure ton effroi!
J'attendrai pour pleurer qu'on me laisse avec toi.

DÉMÉTRIUS.

Eh! bien, je régnerai, puisque Marpha l'ordonne;
Le destin m'a fait roi! défendons ma couronne!
A vos pieds sans rougir je puis la déposer;
Me l'arracher, malheur à qui voudrait l'oser!
Mais d'un trouble inquiet pardonne la faiblesse;
Marpha, de ta bonté j'implore une promesse;
Il faut me l'accorder, car ce n'est qu'à ce prix
Que j'accepte le rang et le nom de ton fils.
Écoute-moi : l'honneur m'est plus cher que la vie;
Si ma mémoire un jour devait être flétrie,
Si ce fatal secret devait se découvrir,
Si l'infamie enfin!.... plutôt vingt fois mourir!
Écoute : dans ce temps de discorde et d'alarmes,
Qui voit un jour de paix finir au bruit des armes,
La vie est incertaine et la mort sur nos pas;
Jure-moi que jamais, même après mon trépas,

Tu ne démentiras ma royale origine,
Que je serai toujours le fils de la Czarine;
Le promets-tu, Marpha?

MARPHA.

Je t'en fais le serment.

DÉMÉTRIUS.

Jure, si le premier je meurs en combattant,
Si le poison, le fer tranchent ma destinée,
De laisser au cercueil ma tête couronnée,
D'exposer en ces lieux ma dépouille aux regards,
Et de m'ensevelir dans le tombeau des Czars
Avec mon diadême, et mon sceptre et mes armes.

MARPHA.

Je te le jure encore!

DÉMÉTRIUS.

On vient... Cachez vos larmes!

SCÈNE II.

LES MÊMES, OSWALD.

DÉMÉTRIUS, bas à Oswald.

Quelle nouvelle, Oswald?

OSWALD, de même.

En vain toute la nuit
J'ai parcouru Moscou, sans escorte et sans bruit.

Dans les lieux fréquentés, comme aux lieux solitaires,
En vain j'ai répandu de secrets émissaires;
On n'a pu découvrir la trace de ses pas...
Il n'est plus dans Moscou.

DÉMÉTRIUS, de même.

Ne me trompez-vous pas?

OSWALD, de même.

Quel soupçon!

DÉMÉTRIUS, de même.

Pardonnez; je connais votre zèle...
C'est à tort que j'accuse un serviteur fidèle.
Mais de ce prompt départ je dois être surpris...
Il faut suivre sa fuite et l'atteindre à tout prix.
Allez.

OSWALD, de même.

Près du palais, sous un portique sombre,
J'ai surpris des soldats s'entretenant dans l'ombre;
Ils parlaient d'un boyard honteusement chassé.
Le nom de Wassili tout bas fut prononcé.

DÉMÉTRIUS, de même.

Les reconnaîtrez-vous?

OSWALD, de même.

Oui, Czar.

DÉMÉTRIUS, de même.

Qu'on les arrête!
A tout événement que ma garde soit prête;

Qu'on double chaque poste, et qu'autour du palais
Nuit et jour soient campés les soldats polonais.
Rendez-vous au quartier des troupes de Finlande :
Sur l'heure, assurez-vous du chef qui les commande :
Grodonof m'est suspect ainsi que Ladislas...
Cours ; et prends avec toi de l'or et des soldats :
Ta tête me répond des ordres que je donne.

(Oswald sort.)

SCÈNE III.

SANDOMIR, MARPHA, OLDINSKI *portant la couronne des Czars*, DÉMÉTRIUS; *Seigneurs russes et polon ais : toute la Cour.*

OLDINSKI, à Marpha.

Reine, reçois d'Iwan l'immortelle couronne !
Le glaive de ton fils la venge de l'affront
D'avoir d'un assassin paré l'indigne front.
Au noble sang des Czars sa valeur l'a rendue :
Remets-la dans ses mains.

MARPHA.

Qu'on l'ôte de ma vue !
Je crois y voir du sang... Souvenir trop affreux !
Vous deviez m'épargner cet aspect douloureux.

Hélas! quoique vingt ans du monde entier bannie,
Vous m'ayez tous laissée au cloître ensevelie,
Le temps n'a pas détruit l'image du passé :
Tous mes maux sont d'hier pour ce cœur oppressé.

DÉMÉTRIUS.

Qu'à vos longues douleurs le calme enfin succède.
Que sert le vain regret à des maux sans remède?
Venez... Je vais conduire Euphrasie à l'autel
Qui doit sceller nos vœux d'un serment solennel...
Accompagnez nos pas, et que votre présence
Consacre aux yeux du peuple une heureuse alliance :
D'une fille et d'un fils bénissez l'union!

MARPHA.

Eh bien, je vous suivrai.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ROMANOW.

ROMANOW.

Trahison! trahison!

(à Démétrius.)

De peuple et de soldats une foule égarée,
De l'église d'Iwan te dispute l'entrée.
Au milieu de leurs rangs s'agite un vieux boyard
Rebelle, que déjà leur audace a fait Czar.

DÉMÉTRIUS.

Qu'entends-je?

MARPHA.

Cours, mon fils, immoler le perfide!

SANDOMIR ET LES SEIGNEURS RUSSES ET POLONAIS.

(La main sur leur épée.)

Aux armes!

DÉMÉTRIUS.

Nomme-moi le traître qui les guide!
Parle; quel est son nom?

ROMANOW.

Wassili.

DÉMÉTRIUS, à part.

Wassili!

SANDOMIR.

Quoi! mon fils, à ce nom ton visage a pâli!

DÉMÉTRIUS.

Oui... de fureur, peut-être...

ROMANOW.

A sa voix menaçante,
De toute part s'ameute une foule imprudente:
En tous lieux, de la haine il a semé les bruits;
De trouble et de colère il remplit les esprits.
Il dit (je n'ai pas cru sa coupable insolence)
Que le palais des Czars n'a pas vu ta naissance,

Que tu n'es point d'Iwan le fils ni l'héritier;
Il te flétrit enfin du nom d'aventurier.
Je ne sais quelle froide et hautaine assurance
Aux esprits qu'il soumet dicte la confiance!
A l'entendre, le Czar, frappé dès le berceau,
Déja depuis vingt ans dort au fond du tombeau;
« Il a de son trépas une preuve certaine.
« Marpha n'a plus de fils! »

SANDOMIR, voyant Marpha pâlir et chanceler.

Dieux! secourez la reine!

(On accourt près de Marpha évanouie. Les seigneurs russes s'entretiennent à voix basse. Démétrius paraît en proie à une vive agitation. Romanow observe cette scène.)

MARPHA, revenant à elle.

Pardonnez... Je rougis du trouble où je me voi...
Je suis calme à présent...

(Voyant l'agitation de Démétrius.)

Mon fils, viens près de moi!

(Aux seigneurs.)

Vous concevez, amis, la douleur qui m'accable!
A peine le destin se montrait équitable,
Et déja sur le Czar pèse un nouveau danger.

SANDOMIR.

Nous tous à ses côtés nous viendrons nous ranger.

ROMANOW, l'œil fixé sur les seigneurs polonais.

Mais il est d'autres bruits dont s'alarme la ville,
Et qui trouvent partout un accès plus facile.
Moi-même j'ai senti ma foi s'en ébranler.
Sans crainte et sans détour je dois ici parler :
On dit que contre nous la Pologne conspire,
Et se flatte en secret d'opprimer cet empire.
* Le Russe avec douleur a vu dans ses foyers
* D'une terre ennemie accourir les guerriers.
* Leurs armes, leurs drapeaux, et jusqu'à leur langage,
* A ce peuple inquiet tout paraît un outrage.
On se plaint des faveurs et des nombreux bienfaits
Dont sont déja comblés tous les chefs polonais.
On leur livre, dit-on, la garde de nos villes,
Les postes de l'armée et les grandeurs civiles;
A l'esclavage ainsi l'on veut nous façonner,
Nous dompter sans nous vaincre et sans nous étonner.
De Sigismond, roi faible, imitant les exemples,
A Rome on a promis nos autels et nos temples,
Et l'altier Polonais, nous imposant sa loi,
Veut aussi par le fer nous soumettre à sa foi.
Sur le trône des Czars s'assied une étrangère
Qui régnera soumise aux volontés d'un père;
On s'indigne...

SANDOMIR.

Arrêtez... Quel est donc votre espoir?
Vous offensez le Czar!

ROMANOW.

Je remplis un devoir.

MARPHA.

Cette noire imposture, on saura la confondre.

SANDOMIR.

Ces bruits sont mensongers.

ROMANOW.

C'est au prince à répondre.

(Le tocsin sonne; des clameurs s'élèvent. Après un moment de silence, Romanow continue:)

Entendez-vous ces cris? chacun s'arme à la fois.
De l'altier Wassili tonne en tous lieux la voix;
* Ce boyard, enflammé d'une sainte furie,
* Semble un Dieu tutélaire armé pour la patrie;
* Il parle aux vieux guerriers de leurs anciens combats,
* D'indépendance au peuple, et de gloire aux soldats.
* Tout s'embrase aux fureurs de sa haine éloquente;
* Oui, j'ai cédé moi-même à cette voix puissante,
* A ces accens de flamme, à cet œil inspiré,
* Et ce glaive un instant contre toi fut tiré.
Démétrius, je veux en croire ta parole.
Si du peuple alarmé la peur n'est point frivole;
Si contre mon attente et mes vœux les plus chers,
Ces bruits n'ont pas été semés par des pervers;
Si de l'empire enfin tu médites la perte,
Que du palais pour moi la porte soit ouverte;

Laissez-moi repartir, et que de tes soldats
Les formidables rangs n'arrêtent point mes pas.
J'irai du peuple russe embrasser la querelle,
Et combattre avec joie un monarque infidèle.
Mais si par toi ces bruits sont déclarés menteurs,
Si tu veux repousser des soupçons imposteurs,
(Je n'exige qu'un mot de ta bouche royale)
Alors à ton parti j'offre une main loyale,
Je viens te demander, en t'apportant ma foi,
La faveur de combattre et de mourir pour toi.

DÉMÉTRIUS.

C'est à vous, Polonais, qu'aujourd'hui j'en appelle!
Avons-nous mérité cette injure cruelle?
Répondez : notre cœur a-t-il conçu jamais
D'aussi noirs attentats, d'aussi lâches projets?
Pour vous, nobles amis, ce doute est une offense;
Et mieux que vos discours il croit votre silence.
L'avenir apprendra que votre loyauté
Brille aussi pure en vous que l'intrépidité.
Vous connaissez mon cœur : vous savez si ma vie
Ne s'est pas dévouée au bien de la patrie.
Si la Russie un jour devait craindre vos coups,
Je serai le premier à marcher contre vous,
Je m'écrîrais, du Russe agitant la bannière :
« Malheur à l'étranger dont la main téméraire
« Oserait atenter à notre liberté! »

(à Romanow.)

Eh! bien, veux-tu partir?

ROMANOW.

Oui, prince, à ton côté!

DÉMÉTRIUS.

Marchons; mais si le ciel à mes vœux est prospère,
Il ne livrera pas nos foyers à la guerre,
Il ouvrira les yeux de ce peuple aveuglé,
Que dans sa paix profonde un perfide a troublé.
Par la raison d'abord tâchons de le convaincre.
S'il faut tirer l'épée, alors nous saurons vaincre.
Suivez-moi!... Vous, Marpha, dans ces momens cruels,
Allez puiser la force au pied des saints autels;
Consolez, soutenez la tremblante Euphrasie;
Soyez pour elle un guide, une mère, une amie.
Sans crainte et sans faiblesse attendez mon retour...
Pleurez-moi... comme un fils, si c'est mon dernier jour!

MARPHA.

T'attendre! te pleurer!... Quel espoir! quel langage!
C'est à moi de paraître, à moi que l'on outrage!
« Marpha n'a plus de fils! » Qu'en sait-il, l'imposteur?
(Montrant Démétrius.)
Le voilà! C'est des Czars l'héritier, le vengeur!
J'ai reconnu mon fils; j'en ai le droit peut-être?
D'eux ou de moi, qui donc devait le reconnaître?
Que viennent-ils ici parler des Polonais?
Ils aiment leur pays, ceux qui troublent la paix!
Que la révolte expire, à mon aspect calmée.
Pour le salut du Czar Marpha vaut une armée.

Il n'est pas, disent-ils, le vrai Démétrius :
Si près de lui j'accours, ils ne le diront plus.
D'Iwan à ses côtés quand ils verront la veuve,
A leurs yeux aveuglés faudra-t-il d'autre preuve?
Oui, je veux leur montrer la mère de leur roi.
Ma place est où l'on meurt, et j'y cours... Suivez-moi!

(à Démétrius.)

Parais, combats, triomphe à l'abri de ta mère!
Pourront-ils de mes yeux soutenir la colère?
L'ombre d'Iwan me suit, et vole au premier rang...
Ils verront qu'à sa veuve ils ont laissé du sang.

(Elle sort avec Démétrius, suivie de Sandomir, de Romanow, d'Oldinski, de tous les chefs russes et polonais.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Même décoration.).

SCÈNE PREMIÈRE.

MARPHA, EUPHRASIE.

MARPHA.

De ce lieu de carnage ils m'ont donc arrachée!
J'aurais trouvé la mort que j'ai long-tems cherchée.
En vain j'ai pour le Czar fait retentir ma voix.
Vainement ma présence a proclamé ses droits.
Du glorieux Iwan le nom les importune;
Sans doute ils ont juré notre perte commune;
Mais le ciel qui nous juge et préside au combat,
Protégera ma cause, et sauvera l'état.

EUPHRASIE.

Où puisez-vous, Marpha, ce courage sublime?
Quelle force cachée aujourd'hui vous anime?

Mon œil, baigné de pleurs, vous interroge en vain ;
Votre ame est sans courroux contre un sort inhumain;
Ce fils, qu'à votre amour rendait la destinée,
A de nouveaux périls sa vie est condamnée ;
Peut-être il paîra cher ce vain titre de roi,
Et vous ne tremblez point, Czarine... Ah ! je le voi,
Vous êtes reine ; et moi, je ne suis qu'une femme,
Faible, qui s'abandonne aux transports de son ame !
Quand, malgré moi, je cède au trouble de mon cœur,
Qui donne à votre esprit ce calme?

MARPHA.

Le malheur.
Seule, vingt ans entiers, j'ai vécu loin du monde.
Dans cet isolement, dans cette nuit profonde,
De mes jours languissans s'est éteint le flambeau,
Et j'ai déjà subi l'épreuve du tombeau.

EUPHRASIE.

Sans doute... Le cœur cède aux atteintes de l'âge :
Aussi je m'étonnais que sur votre visage,
Quand le Ciel vous rendit ce fils long-tems pleuré,
Rien n'annonçât l'espoir en votre cœur rentré.
Et pourtant un enfant que retrouve une mère,
C'est tout un avenir, c'est une autre carrière,
N'est-il pas vrai, Marpha?

MARPHA.

C'est un trop grand bonheur,
Que rarement le Ciel accorde à la douleur !

EUPHRASIE.

Marpha, de ce côté, quel bruit soudain s'élève !
N'ai-je pas entendu le cliquetis du glaive ?
Quel sourd frémissement !

MARPHA.

C'est le bruit du combat ;
La voix des chefs se mêle aux clameurs du soldat.

EUPHRASIE.

Écoutez... Tout se calme... Il semble qu'on soupire.

MARPHA.

C'est la plainte de l'homme, à l'instant qu'il expire.
Sa voix s'exhale alors, pareille aux derniers cris
Que pousse un faible enfant par le trépas surpris...
Je connais cette plainte...

EUPHRASIE.

Ah ! vous versez des larmes!
Et votre cœur enfin partage mes alarmes.
Pleurez, pleurez, Marpha, j'ai besoin de vos pleurs !
Le sort nous réunit par d'égales douleurs.
* Mais je dois plus que vous redouter sa colère ;
* Il menace à la fois mon époux et mon père.
* O toi, Dieu qui m'entends, d'un propice regard,
* Du haut des cieux protège et mon père et le Czar !
* Pour eux dans ta bonté mon ame se confie.
* S'ils succombent, je meurs ! L'un me donna la vie,

* L'autre sut l'embellir et me la faire aimer.
* Ah! Marpha, si pour eux mon bras pouvait s'armer!...
Démétrius, ma vie à la tienne est unie!
Défenseurs de ses droits, soutiens de sa patrie,
Jusqu'au dernier instant portez-lui vos secours!
Et s'il perd la couronne, au moins sauvez ses jours!

MARPHA.

La couronne! Il ne peut la perdre sans la vie.
Si même du vainqueur il trompait la furie,
Je serais la première à remettre en son bras
Le glaive qui fait vaincre ou qui mène au trépas.
Ne cessons de régner qu'à notre heure suprême!
Et soyons par la mort dignes du diadême!

EUPHRASIE, avec le plus grand trouble.

On vient, c'est Oldinski.

SCÈNE II.

MARPHA, OLDINSKI, EUPHRASIE.

OLDINSKI, à Marpha.

Votre fils est vainqueur.
Héritier du grand Czar, il en a la valeur.
Pour le voir triompher l'altier boyard respire.
Démétrius deux fois a conquis son empire;

Menacé par le crime, il règne en l'étouffant;
On l'amène en ces lieux, blessé, mais triomphant

EUPHRASIE, avec terreur.

Blessé, grands dieux!

MARPHA, avec joie.

Vainqueur!

EUPHRASIE, à Marpha.

Vous n'êtes pas sa mère!

MARPHA.

Que dis-tu?

EUPHRASIE.

C'en est trop, et je ne puis me taire.
Eh! quoi, lorsque la mort menace un fils chéri,
A ta douleur de mère il n'échappe aucun cri.
Ta voix n'a point de plainte, et ton œil point de larmes!
Ah! je puis deviner à mes vives alarmes,
A mon trouble, à ce cœur plein d'un effroi mortel,
L'angoisse et les tourmens de l'amour maternel.
Quand peut-être à ses yeux la lumière est ravie,
Vous songez à sa gloire et non pas à sa vie!
Vous ne le voyez pas, faible, baigné de sang,
La pâleur sur le front, le poignard dans le flanc!
Vous parlez de victoire à son heure dernière!
Je vous le dis encor, vous n'êtes pas sa mère!

MARPHA.

Pardonnez, Oldinski, ce transport insensé!
Dans un cœur qui s'éteint et que l'âge a glacé,
Elle veut cet élan et cette fougue ardente
Que donne aux passions la jeunesse brûlante.
Étrangère aux tourmens dont je n'ai pu mourir,
Elle a vécu sans pleurs et ne sait pas souffrir.
Puisse long-tems encor le ciel dans sa clémence
Lui refuser des maux la triste expérience!

EUPHRASIE.

Marpha, je t'en conjure, excuse ma douleur!
Par d'injustes soupçons j'ai déchiré ton cœur!
Que n'ai-je dans mon âme étouffé cette plainte!
Mais ton fils m'est bien cher!.. D'une mortelle crainte
J'ai senti malgré moi tout mon cœur s'alarmer...
Pardonne à mes transports!.. moi, je ne sais qu'aimer.

OLDINSKI.

Reine, voici le Czar.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, DÉMÉTRIUS blessé. *Il marche soutenu par Sandomir et par Romanow.* SEIGNEURS RUSSES ET POLONAIS, PEUPLE ET SOLDATS.

DÉMÉTRIUS. On l'assied.

Marpha, le ciel est juste.
Il conserve le trône à votre race auguste.

L'espoir des conjurés est à jamais détruit.
Mais venez près de moi... Je ne sais quelle nuit
S'épaissit par degrés autour de ma paupière...

EUPHRASIE, courant à lui.

Cher prince!

DÉMÉTRIUS.

Calmez-vous, ma blessure est légère.
J'ai perdu tant de sang que je puis m'affaiblir ;
Mais le ciel à vos vœux ne doit pas me ravir.
D'une vaine terreur sachez donc vous défendre.
Vous, Czarine, approchez... Je dois, sans plus attendre,
Quelques instans, Marpha, vous parler sans témoin.
Mon esprit est troublé par un pénible soin.

(Tout le monde s'éloigne au fond de la scène. Marpha reste seule près de Démétrius qui continue à voix basse :)

Écoutez, j'ai voulu rassurer sa tendresse ;
Et de ce cœur qui m'aime épargner la faiblesse.
Mais je puis sans détour m'expliquer avec vous...
Marpha, tout me l'annonce... oui, le destin jaloux
Veut m'enlever du monde au sein de ma victoire,
Et ne me permet pas de jouir de ma gloire...
Je vais mourir... J'en ai l'affreux pressentiment!
De toi dépend la paix de mon dernier moment.
L'image du passé me tourmente et m'oppresse...
Marpha, voici l'instant de remplir ta promesse...
T'en souviens-tu?

MARPHA.

Devrais-je encor t'en assurer?

DÉMÉTRIUS.

Ainsi sur mon tombeau l'on te verra pleurer,
Me plaindre comme un fils!

MARPHA.

Ces larmes t'en répondent.

DÉMÉTRIUS.

Qu'à la cendre des Czars mes cendres se confondent;
* Et que l'affreux secret qui pourrait me flétrir,
* Dans la tombe avec moi vienne s'ensevelir.
* Puisque j'ai vécu roi, qu'en monarque je meure,
* Et des morts couronnés qu'on m'ouvre la demeure!
Non que je sois jaloux des honneurs d'un vain rang;
Mais le nom d'imposteur d'effroi glace mon sang.
Conserve ma mémoire exempte de souillure...
Toi seule tu le peux; tu le dois!

MARPHA.

Je le jure!

DÉMÉTRIUS.

Je me sens mieux, amis... Revenez près de moi!

SANDOMIR, à Démetrius.

Les boyards prisonniers sont conduits devant toi.

SCENE IV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, BOYARDS enchaînés, parmi lesquels WASSILI. GARDES.

WASSILI.

Pourquoi cet appareil, ces gardes et ces chaînes?
Je ne m'enfuirai pas, vos alarmes sont vaines!
Pensez-vous que je tremble à mon dernier instant,
Soldats? Vous m'avez vu combattre cependant!
Mais le destin m'accable et me livre à ce traître,
A ce prétendu Czar qu'on vous donne pour maître!
Mais du moins sa prudence abrégera mes jours.
Si le soin de mon nom n'enchaînait mes discours,
Je pourrais, il le sait, courber sa tête altière,
Je pourrais, d'un seul mot, le rendre à la poussière!
Du moins je puis encore, à la face du ciel,
Répéter en mourant ce serment solennel :
Peuple, la trahison, la ruse t'environne!
Au front d'un imposteur tu poses la couronne;
Démétrius est mort; un vil aventurier
Ose usurper le nom du royal héritier;
Élevé pour le froc, il ceint le diadême!
J'en atteste aujourd'hui la Czarine elle-même.

Elle a vu la victime à ses derniers instans,
Elle a vu s'agiter ses restes palpitans...
Démétrius n'est plus! j'en jure par son ame,
Et le sceptre est passé dans les mains d'un infame!

MARPHA, qui n'a cessé de considérer Wassili avec le plus grand trouble.

Quelle voix! Quels accens! Quel souvenir, grands Dieux!
Où suis-je? Un songe horrible abuse-t-il mes yeux?
C'est lui, je reconnais son sourire farouche;
L'insultante menace est encor sur sa bouche.
C'est lui, tel que dans l'ombre il m'apparut sans bruit!
Voilà cet œil de sang qui brillait dans la nuit!
Je reconnais sa voix, cette voix effroyable,
Qui couvrait de mon fils la plainte lamentable;
C'est lui, qui sans pitié frappa mon faible enfant,
Et qui plongea six fois le poignard dans son flanc.
Qu'on arrache à mes yeux ce monstre sanguinaire!
Meurtrier d'un enfant, tu viens braver sa mère!
Bourreau, rends-moi mon fils, mon fils infortuné!

WASSILI, avec joie.

Ah! vous convenez donc qu'il fut assassiné!

(Stupeur générale.)

DÉMÉTRIUS, se soulevant avec peine.

Marpha!

MARPHA, rappelée à elle.

Dieu! qu'ai-je fait?

ROMANOW à part.

Elle n'est pas sa mère !

MARPHA.

Je succombe.

(Elle s'évanouit.)

EUPHRASIE, l'œil fixé sur Démétrius.

Il pâlit !

(Montrant la Czarine à Sandomir.)

Secourez-la, mon père !

WASSILI, au peuple.

Eh bien! qu'avais-je dit?.... Prince Démétrius,
Êtes-vous Czar encor? Vous ne répondez plus!

DÉMÉTRIUS.

Tiens, voilà ma réponse.

(Il arrache l'appareil de sa blessure et expire.)

EUPHRASIE.

Il est mort!

(On entraîne Euphrasie.)

ROMANOW, à Wassili dont la physionomie exprime la joie.

De ta haine
Les vœux seront trompés; l'empire est à la reine;
L'échafaud seul t'attend.

WASSILI.

On m'y verra courir.

TOUS LES POLONAIS.

Oui, mort à Wassili!...

WASSILI.

Wassili sait mourir.

(Il sort.)

ROMANOW.

Et nous, boyards, soldats, hommage à la Czarine !
(Toutes les épées s'inclinent devant Marpha évanouie.)

MARPHA.

Ah ! j'attendais la mort de la bonté divine !
Je croyais pour toujours avoir fermé les yeux...
(à Romanow et à Sandomir.)
Approchez, mes amis, mes soutiens généreux !
(Elle s'approche du corps inanimé de Démétrius.)
Et toi que j'ai perdu, victime infortunée,
Ainsi tu n'as pu fuir ta triste destinée !
Oui, je t'avais promis un silence éternel.
Pardonne-moi, pardonne à ce cri maternel
Qu'à mon ame éperdue arracha la souffrance !
Du moins je remplirai ta dernière espérance...
Je veux qu'un deuil public règne dans nos remparts ;
Je t'ensevelirai dans le tombeau des Czars,
Avec ton diadême, et ton sceptre et tes armes ;
Sur tes restes glacés je répandrai des larmes ;
Ce trône était le tien ; tu sus le conquérir,
Le venger, le défendre, et surtout y mourir !

FIN.